

visage dans ses deux mains pour cacher ses larmes.

Pierre Lorient avait écouté son neveu bouche bée, avec un ahurissement facile à comprendre.

Les dernières paroles d'Etienne mirent cependant une lueur au milieu des ténèbres de son cerveau.

—Tonnerre du diable ! s'écria-t-il, est-ce possible ?... Cette enfant que tu aimais et dont tu m'as parlé... Cette jeune fille qui a perdu son frère depuis quelques jours et qui soigne sa mère bien malade... Cette demoiselle enfin dont tu voulais faire ta femme, ce n'est pas elle, j'espère ?...

—C'est bien elle, mon oncle, balbutia le médecin, c'est bien elle !...

—Minute, alors !... Il s'agit d'arrêter les frais et d'enrayer ton fiacre !... Une donzelle qui sort seule le soir par un temps à déranger l'obélisque, ne court pas place Royale pour enfiler des perles. Tandis que la vieille mère souffrait ici, la jeune personne allait se divertir là-bas !... Tu sais que c'est vilain !...

—C'est horrible ! reprit Etienne.

—Si j'avais pu me douter de la chose, reprit Pierre Lorient, c'est moi qui ne me serais pas dérangé !... Allons, mon garçon, du courage !...

—J'en ai, mon oncle...

—Tu en as peut-être, mais pour le moment tu le caches !... tu le caches même un peu trop !... Est-ce qu'un homme doit pleurer comme tu fais !...

Etienne essuya brusquement ses yeux.

—Mon oncle, demanda-t-il ensuite, voulez-vous me confier cette propriété ? Je me chargerai de la remettre à sa propriétaire...

—Ah ! parbleu, garçon, c'est avec plaisir, car si je voyais la demoiselle, je me connais, bon enfant mais vif comme la poudre, je ne pourrais pas m'empêcher de lui dire ce que je pense... et j'aime autant garder ça pour moi... Voilà l'objet... Je vas déjeuner... Tu vois, pas de faiblesse... Quand viendras-tu me voir ?

—Bientôt, mon oncle.

—Alors, à bientôt...

Le cocher du fiacre numéro 13 serra les mains de son neveu, remonta sur son siège, fit tourner bride à son attelage et partit.

Etienne resta pendant quelques minutes sombre et pensif sur le trottoir.

—Et cependant, comme je l'aimais !... murmura-t-il en poussant un nouveau soupir.

Puis il entra dans la maison.

Berthe, malgré les émotions et les fatigues de la soirée précédente, s'était levée de bonne heure et était aussitôt entrée dans la chambre de sa mère. L'état de la malade lui parut très aggravé et singulièrement inquiétant.

Angèle, brûlée par la fièvre, avait passé une mauvaise nuit.

Les suffocations devenaient de plus en plus fréquentes et persistantes.

Epouvantée du changement survenu depuis la veille, Berthe attendait avec impatience la visite du docteur Lorient.

Il était neuf heures passées lorsque retentit la sonnette de l'appartement.

La jeune fille courut ouvrir.

Etienne, très pâle mais calme en apparence, entra et salua Berthe dont le cœur se serra en voyant la froideur glaciale du médecin et l'expression sévère de sa physionomie.

—Ah ! docteur, balbutia-t-elle, si vous saviez comme je souhaitais votre arrivée !...

—Madame votre mère va-t-elle donc plus mal ? demanda Etienne.

—J'en ai peur.

Le jeune homme déposa son chapeau sur un meuble et suivit Berthe dans la chambre de la veuve. A peine en avait-il franchi le seuil qu'il s'arrêta consterné.

Lui aussi constatait les terribles ravages qu'en quelques heures la maladie venait d'exercer chez la pauvre femme.

Mme Leroyer lui tendit la main et voulut parler.

Un étouffement lui coupa la parole.

Les pulsations du cœur devinrent violentes et désordonnées.

La face s'empourpra et les yeux s'injectèrent.

Le poulx, interrogé par Etienne, témoignait des plus effrayants désordres intérieurs.

Le jeune médecin attacha sur Berthe un regard chargé de reproches, puis il renouvela la question déjà posée par lui la veille :

—Que s'est-il donc passé, mademoiselle ?...

Ce fut Mme Leroyer qui répondit d'une voix à peine distincte :

—Absolument rien, docteur... J'ai eu peur de l'orage... voilà tout...

—Inutile mensonge !... se dit Etienne. Cette malheureuse est-elle complice ou dupe de sa fille ?...

Tout en se posant cette question il appuyait son oreille sur le côté gauche de la poitrine d'Angèle et il écoutait.

Ensuite il continua mentalement :

—A coup sûr Mme Monestier a subi depuis hier une secousse violente, une émotion terrible... Quelque drame sombre s'est joué dans cette maison, et ce que je prévoyais est arrivé... Le mal a fait de tels progrès que contre lui je ne peux plus rien... La pauvre femme est perdue, et perdue sans doute par la faute de sa fille !...

Après un silence Etienne demanda, en s'adressant à Mme Leroyer :

—Avez-vous, chère madame, éprouvé des douleurs sourdes dans les extrémités inférieures du corps, principalement aux environs des chevilles ?

Mme Leroyer répondit affirmativement.

Etienne, se plaçant au pied du lit, souleva les couvertures et les draps, examina les chevilles d'Angèle et les trouva fortement gonflées.

Il fit avec le doigt une légère pression sur l'enflure.

La chair céda sans résistance et le doigt, en se retirant, laissa sur l'épiderme une empreinte livide.

Le neveu de Pierre Lorient gardait une apparence impassible, mais son cœur se serrait.

Il éprouvait pour la malade une affection toute filiale, et malgré ce qu'il venait d'apprendre il lui restait tendrement attaché et profondément dévoué.

Les larmes montaient à ses yeux. Il eut la force de les empêcher de couler.

Après avoir rabattu les couvertures sur les pieds, il dit à Berthe du même ton glacé :

—Veuillez, mademoiselle, me préparer du papier et une plume... Je vais écrire une ordonnance dans la pièce voisine...

La jeune fille sortit, en s'efforçant de retenir ses larmes.

La parole du docteur, brève et sèche au lieu d'être affectueuse et tendre comme de coutume, serrait le cœur de la pauvre enfant.

—Mon Dieu ! se demanda-t-elle en quittant la chambre, qu'a-t-il donc ? Que lui ai-je fait ? Sans doute il m'en veut de n'avoir pu rester ici dans la soirée d'hier pour le recevoir... Etait-ce ma faute cependant ?...

Berthe poussa un soupir et poursuivit :

—Hélas ! cette froideur qui m'opprime, il faut en prendre l'habitude. Le funeste secret qu'Etienne ne doit point connaître nous sépare à jamais peut-être... Mieux vaut que ce soit lui qui s'éloigne... Je n'aurais pas le courage de le pousser et de jouer le cœur plein d'amour, la comédie de l'indifférence... Adieu tous mes espoirs !... adieu tous mes beaux songes !... le réveil est venu !...

Pendant que Berthe murmurait ces tristes paroles, Etienne disait à Angèle :

—Etes-vous disposée, chère madame, à m'obéir sérieusement aujourd'hui ?

—Oui, docteur, que m'ordonnez-vous ?

—De rester couchée... Hier vous n'avez pas été raisonnable... Vous vous êtes levée et vous avez eu peur de l'orage ! Je vous croyais assez de force d'âme pour ne point vous inquiéter de quelques coups de tonnerre... Vous aviez une excuse cependant... Vous étiez seule... Mlle Berthe aurait bien dû ne pas vous quitter.

—Berthe est restée peu de temps dehors, cher docteur... balbutia la veuve. Je m'étais assoupie pendant son absence, et c'est son retour qui m'a réveillée.

—La pauvre femme dormait ?... pensa le jeune médecin. Tout s'explique !... la fille a profité de ce sommeil pour mentir à la mère !...

Il ajouta, mais à haute voix :

—Je reviendrai ce soir... à moins que Mlle Berthe n'ait à sortir encore...

—Elle ne sortira pas et sera là pour vous accueillir...

—Reposez-vous donc, chère madame, et à bientôt...

—Je croyais, docteur, que vous deviez laisser une ordonnance...

—Je vais l'écrire dans la pièce voisine...

Etienne quitta la chambre en disant :

—Pauvre femme abusée, pauvre mère aveugle ! Elle mourra sans avoir douté de son enfant...

L'émotion l'étouffait. Une angoisse indéfinissable lui serrait le cœur.

Il avait aimé Berthe de toute son âme, de toutes ses forces. Il l'aimait encore, hélas ! il maudissait cet amour, car il se croyait certain désormais que son idole avait un pied d'argile.

La jeune fille l'attendait, impatiente, et non moins agitée, non moins émue que lui.

—Je ne m'étais point trompée, n'est-ce pas, docteur ? demanda elle en tremblant. L'état de ma mère est très grave ?...

—Oui, mademoiselle, très grave... et je ne puis vous cacher qu'une grave responsabilité pèse sur vous...

—Sur moi ! s'écria Berthe.

—Sans doute...

—Comment ? à quel sujet ?

—Je vous avais dit que la moindre émotion pouvait et devait mettre Mme Monestier en péril de mort.

—Eh bien ? murmura la jeune fille d'une voix étouffée.

—Eh bien ! la malade a éprouvé des émotions qui compromettent sa vie et qu'il dépendait de vous de lui éviter...

—Je ne vous comprends pas...

Etienne poursuivit :

—En admettant, que l'orage ait effrayé Mme votre mère, il aurait suffi de votre présence pour calmer ses terreurs... Or, vous n'étiez pas là !

Berthe comprit qu'elle ne se trompait point en croyant deviner la cause de la froideur du jeune homme.

—Une raison impérieuse m'obligeait à sortir... balbutia-t-elle.

—Il fallait en effet que cette raison fût bien impérieuse !... répliqua le docteur avec amertume. Peut-être auriez-vous dû comprendre que votre éloignement, et par conséquent la solitude, laissait le champ libre à toutes les mauvaises chances.

—Ma sortie n'a duré que peu de temps... hasarda la jeune fille.

—Elle a duré près de trois heures... répondit Etienne.

Berthe regarda le médecin avec effarement.

Comment savait-il ce que personne au monde, croyait-elle, ne pouvait soupçonner ?...

Il reprit :

—Telle était au retour votre agitation que vous avez oublié dans la voiture un objet qui devait vous sembler précieux... Cet objet, le voici...

Et d'une main tremblante Etienne présentait à la jeune fille le médaillon trouvé par Pierre Lorient dans le fiacre numéro 13.

—Mon médaillon ! s'écria Berthe dont la surprise n'avait plus de bornes.

—Vous voyez bien que je sais tout... poursuivit tristement le docteur. Hier vous cherchiez à m'abuser. Vous vous figuriez que je croyais à ce prétexte absurde d'un ouvrage terminé depuis des mois entiers et attendu par une cliente ! Mais, moins crédule que votre pauvre mère, je n'en ai pas été dupe un instant !

Une expression de dignité hautaine remplaça la stupeur empreinte sur son visage.

—Ah ça ! monsieur, demanda-t-elle, que croyez-vous donc ?

—Que puis-je croire ? Une jeune fille abandonne sa mère mourante par un temps à faire reculer les plus intrépides... Elle prend une voiture, se fait conduire dans un quartier lointain où, craignant d'être épiée, elle donne au cocher une adresse inexacte et se glisse furtivement dans une maison voisine de la maison désignée d'abord... Là elle passe deux heures, oubliant tout, sa mère et le reste du monde ! ! Cette jeune fille en revenant prend de nouvelles précautions et, pour rentrer au numéro 19, se fait arrêter devant le numéro 15... Quand on a rien à cacher, à quoi bon tant de mystère ? Voilà les faits... Que voulez-vous que je crois ?